NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

112 N° 5 1990

Le pèlerinage d'Inigo à Jérusalem en 1523

Maurice GILBERT

p. 660 - 685

https://www.nrt.be/fr/articles/le-pelerinage-d-inigo-a-jerusalem-en-1523-185

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le pèlerinage d'Iñigo à Jérusalem en 1523

C'est entre deux ruptures, entre deux projets de vie avortés, que s'inscrivent l'idée et la réalisation du pèlerinage en Terre Sainte d'Iñigo de Loyola[1]. Il l'a raconté entre 1553 et 1555 à Gonçalves da Cámara, qui le mit par écrit. Ce texte, communément appelé le *Récit du Pèlerin (RP)* depuis qu'en 1922 Eug. Thibaut en donna à Louvain la première traduction française, servira ici de base[2], mais d'autres documents seront aussi avancés pour jeter leur lumière sur ce que vécut Inigo de mai 1521 à octobre 1523. Ces deux années peuvent se diviser en deux périodes: de mai 1521 à février 1523, c'est-à-dire de la blessure de Pampelune au départ de Manrèse, et de février à octobre 1523, le pèlerinage proprement dit. Vues sous un autre angle, ces deux années sont coupées par des périodes itinérantes, toutes en fonction de Jérusalem, séparant trois séjours où l'essentiel se passe: à Loyola, à Manrèse et dans la Ville Sainte. Chacune de ces haltes se scande au même rythme, on le verra: un projet auquel Iñigo est conduit à renoncer pour entrer dans une voie nouvelle qui, étape par étape, va orienter sa vie. En 1521, il a trente ans.

I. - De Loyola à Manrèse (mai 1521 - février 1523)

Le *Récit du Pèlerin* consacre les trois premiers chapitres à cette période initiale. Ce qui importe ici, plus que les événements, c'est l'itinéraire spirituel d'Iñigo durant ces deux années, ou presque.

A. *Loyola*

La première étape va du 20 mai 1521, date de la blessure de

1. Sur ce pèlerinage, cf. S. BARTINA, *Tierra Santa en la vida y la obra de san Ignacio de Loyola*, dans *Razón y Fe* 158 (1958) 55-74; A. ARCE, «Iñigo de Loyola en Jerusalén (1523). Nuevos datos», dans ses *Miscelánea de Tierra Santa*, IV, Jérusalem, 1982, p. 33-49.

2. Je citerai la traduction d'A. THIRY, Paris, DDB, 1956, rééditée à Namur, Éd. Fidélité, 1989.

Pampelune, jusqu'en février 1522, date du départ de Loyola. C'est le temps de la conversion.

1. De mai à août-septembre 1521, c'est-à-dire jusqu'à la fin des souffrances physiques. Ces trois ou quatre mois sont marqués par trois chocs: la jambe brisée à Pampelune, le rajustement des os à Loyola et, encore à Loyola, l'ablation de l'os proéminent. Iñigo vit ces mois dans l'état d'esprit mondain: d'une part, il est pris par «la vanité du monde» (*RP* 1) et, pour la dernière opération, «parce qu'il était déterminé à suivre le monde et estimait qu'il serait enlaidi» par cet os saillant, «chose déplaisante à voir» (*RP* 4); d'autre part, ce souci mondain s'accompagne d'une force d'âme et d'un courage exceptionnels, en ce sens qu'Iñigo réalise de véritables exploits: tout d'abord à Pampelune, où sa seule ardeur redonne courage à la garnison, laquelle se rend quand il tombe, puis à Loyola, où cette «boucherie» (*RP* 2), soit imposée par la médecine, soit voulue par lui seul, est affrontée deux fois sans plainte, les poings serrés. Pourtant ces mois de souffrance sont aussi marqués par une descente vers la mort suivie d'une remontée à la vie, et le moment du renversement de sens est la nuit du 28 au 29 juin, fête des Apôtres Pierre et Paul: «le malade avait toujours eu de la dévotion à saint Pierre et c'est au milieu de cette nuit que Notre-Seigneur permit qu'il commençât à se trouver mieux» (*RP* 3).

2. La période de convalescence est celle de l'entrée imprévue du projet de Jérusalem. Iñigo demandait des romans de chevalerie et on ne lui trouva que la *Vie du Christ* du chartreux Ludolphe de Saxe et la *Légende dorée* ou *Fleurs des saints* du dominicain Jacques de Voragine.

Ballotté entre ses rêves mondains, entre autres pour «une certaine dame» (*RP* 6), et les pensées que l'attrait des livres reçus suscitait en lui, «ses yeux s'ouvrirent quelque peu» finalement et, pour la première fois, il comprit «la diversité des esprits dont il était agité, l'esprit du démon et l'esprit de Dieu» (*RP* 8): l'esprit de Dieu lui donnait une consolation qui demeurait. Quant à la qualité des pensées qui s'agitaient en lui, mondaines ou dans le sillage de ses lectures, elles visent, les unes et les autres, des prouesses; mais si, pour la dame en question, «sa présomption était telle qu'il ne voyait pas que c'était irréalisable» (*RP* 6), les «entreprises difficiles et pénibles» qu'il envisageait pour imiter saint François, saint Dominique

et, précise J. Nadal[3], saint Onuphre lui semblaient «faciles à réaliser»; ces pensées-ci s'animaient donc du «désir d'imiter les saints», sans le discernement qui tient compte de leur situation propre. Prouesses donc d'un côté comme de l'autre et l'on reconnaît l'Iñigo des mois précédents; illusion aussi de part et d'autre, mais avec cette différence que l'idéal mondain pour la dame le laissait «sec et mécontent» (*RP* 8), tandis que le rêve religieux seul donne une consolation qui demeure. Quel est le contenu de ce «désir d'imiter les saints», où l'on voit poindre l'insertion ecclésiale? «Se rendre nu-pieds à Jérusalem, ne manger que des herbes et se livrer à toutes les autres austérités qu'il voyait pratiquées par les saints» (*RP* 8). Ce résumé d'Iñigo, où pour la première fois apparaît le projet du pèlerinage à Jérusalem, s'inspire de la lecture des deux livres reçus. Dès sa préface, Ludolphe de Saxe écrivait[4]: «Contempler la Terre Sainte est certainement un saint et pieux exercice... Qui peut raconter combien les dévots cheminent et marchent par chacun de ces lieux et, avec un esprit enflammé, baisent la terre, vénèrent et embrassent les lieux où ils savent et apprennent que Notre-Seigneur s'est trouvé ou qu'il a quittés ou encore accompli quelque chose?...». La dimension christologique était donc aussi présente, peut-on penser, à la conscience d'Iñigo, d'autant plus que les autres précisions du projet s'inspirent d'exemples de saints dont la Terre Sainte n'avait été ni le projet ni un fait de leur vie: l'idée d'aller nu-pieds fait penser à François, celle de se nourrir d'herbes apparaît à propos de saint Onuphre dans la *Légende dorée* et, pour Dominique, celle des austérités, dont la discipline[5].

Cette période de convalescence au lit est encore marquée, vers la fin, si l'on comprend bien (*RP* 9), par deux touches importantes. Ce désir d'imiter les saints fut la réponse d'Iñigo au retour sur lui-même provoqué par la prise de conscience qu'il était agité par divers esprits: «n'ayant pas tiré peu de lumière de ces lectures, il se mit à réfléchir plus sérieusement à sa vie passée et à la grande obligation qu'il avait d'en faire pénitence»; il s'est donc découvert pécheur et les austérités des saints, s'il les pratique, seront sa façon

3. P. DE LETURIA, *El gentilhombre Iñigo López de Loyola en su patria y en su siglo.* Estudio histórico, Montevideo, Ed. Mosca, 1938, p. 154; H. NADAL-*Commentarii de Instituto S.I.,* coll. Monumenta Historica Societatis Iesu (MHSI), 90, p. 270.

4. P. DE LETURIA, *El gentilhombre...,* p. 174-175, et «Jerusalén y Roma en los designios de san Ignacio de Loyola», dans ses *Estudios ignacianos,* I, Rome, 1957, p. 182-183.

5. *RP* 9 et 13, ainsi que le témoignage de Polanco pour l'époque de Manrèse,

de faire pénitence. On note que ces austérités sont essentiellement corporelles, qu'elles sont encore des prouesses. Pourtant Ignace reprend: «Son seul désir était d'aller, dès qu'il serait guéri, à Jérusalem..., en s'imposant toutes les disciplines et toutes les abstinences que peut souhaiter un cœur généreux et enflammé de Dieu» (*RP* 9). Ainsi l'amour de Dieu justifiait davantage ces austérités imitées des saints que l'obligation de réparer sa vie passée, et cet amour de Dieu est «enflammé», loin de la banalité, comme tous les élans d'Iñigo jusqu'à présent.

3. La période de rétablissement, alors qu'Iñigo peut enfin circuler un peu dans le château (*RP* 11), est celle de l'affermissement des propos spirituels et de leur confirmation. Celle-ci lui est donnée par grâce lorsqu'«une nuit qu'il ne dormait pas, il vit clairement une image de Notre-Dame avec le Saint Enfant Jésus» (*RP* 10). Le fruit de cette vision fut «une telle nausée de toute sa vie passée, spécialement des choses de la chair, qu'il lui semblait qu'on avait effacé de son âme toutes les images qui jusque-là y étaient gravées». Faut-il comprendre que du coup ses rêves concernant «une certaine dame» s'évanouirent? Probablement, mais le retour sur soi commencé dans la période précédente s'accompagne à présent non plus du sentiment d'une «grande obligation d'en faire pénitence» (*RP* 9), mais d'une «nausée» de son passé.

De plus, le renversement spirituel qui s'est opéré dans le cœur et les pensées d'Iñigo transparaît à présent. Certes la famille devait savoir quels étaient ces deux livres qu'il lisait et méditait, mais jusqu'à maintenant Iñigo a vécu seul son retournement. Désormais les gens de la maison peuvent le voir et l'entendre. Il le dit expressément à Camara (*RP* 10-12). Tout d'abord, «ils remarquèrent à son extérieur le changement qui s'était opéré en son âme» (*RP* 10): «tout le temps qu'il passait auprès des siens, il le consacrait à parler des choses de Dieu, faisant ainsi du bien à leurs âmes» (*RP* 11). Conversion, projet de pèlerinage, de vie pénitente, amour enflammé de Dieu, tout cela débouche donc sur un premier témoignage d'apostolat. Les grâces reçues le poussaient au bien d'autrui.

L'extériorité se manifeste encore par le fait que, de la *Vie du Christ,* il calligraphie — et «il avait une très belle écriture» — «les paroles du Christ en rouge et celles de Notre-Dame en bleu», dans un livre ou gros cahier d'environ trois cents pages»: ce qui s'est passé dans son for intérieur, il le «corporalise», si l'on peut dire, par cette écriture soignée; les jambes ne sont pas encore bonnes

pour le départ, mais les mains, comme la langue, sont déjà au service du Seigneur. Les yeux aussi, attirés par le ciel des nuits étoilées, lui font éprouver «un très vif élan pour servir Notre-Seigneur» (*RP* 11), mais, ajoute-t-il, les jambes ne pouvaient pas encore être mises à ce service.

Ici intervient une nouvelle touche. A Loyola. Iñigo envisageait seulement le pèlerinage en Terre Sainte et il se posait la question de ce qu'il ferait au retour; sa vie de pénitence, il pourrait la passer à la chartreuse de Séville, en cachant son identité — voilà le trait nouveau — «pour qu'on fît moins de cas de lui», et en n'y mangeant que des herbes (comme Onuphre); mais cette idée de la chartreuse se refroidissait quand il se mettait à envisager une vie pénitente «en allant de par le monde», car, à la chartreuse, «il craignait de ne pouvoir y donner libre cours à la haine qu'il avait conçue contre lui-même» (*RP* 12) depuis la vision de l'image de Notre-Dame avec Jésus.

Pour y voir clair, il profita d'une occasion qui s'offrait pour obtenir des renseignements sur le genre de vie à la chartreuse de Burgos, et les informations reçues «lui plurent», sans pourtant exclure l'alternative et, de toute façon, «il était tout absorbé par le voyage qu'il comptait bientôt entreprendre, tandis que cette question ne devait être réglée qu'après son retour» (*RP* 12).

On voit donc qu'Iñigo tenait fortement à la réserve sur lui-même, en réaction à ce «grand et vain désir de gagner un nom» (*RP* 1) qui l'animait jusqu'au temps des opérations chirurgicales: déjà il vit l'*agere contra* des *Exercices*. On observera aussi le recours aux moyens humains pour sortir d'un dilemme intérieur et son sens, probablement inné, de vivre le présent, puisque l'affaire de la chartreuse ne devait être résolue qu'au retour de Terre Sainte.

En février 1522, se sentant assez en forme, bien qu'il fût encore obligé de bander la jambe droite (*RP* 16, addition), il se décida à partir. Le but ultime du voyage était évidemment Jérusalem, mais il ne le dit encore à personne, bien que «son frère et quelques personnes de la maison soupçonnaient qu'il voulait opérer quelque grand changement dans sa vie» (*RP* 12, addition). Il prétexta donc une visite nécessaire à Navarrete au duc de Najera, son parent, au service duquel il était engagé depuis 1517. Et c'était la vérité, «pour laquelle il avait déjà un respect scrupuleux»: ainsi, sans dévoiler son projet de pèlerinage à Jérusalem et en ne révélant que le terme réel de la première étape, il quitta Loyola.

B. *De Loyola à Manrèse*

La période envisagée ici couvre près d'un an, de la fin février 1522 à la mi-février de l'année suivante. Mais elle se subdivise en deux: tout d'abord le voyage de Loyola jusqu'aux environs de Barcelone, soit un peu plus d'un mois, puis le séjour imprévu de dix mois environ à Manrèse.

1. Le chapitre II du *Récit du Pèlerin* raconte les épisodes majeurs du voyage en direction de Barcelone. Car c'était là qu'Iñigo devait prendre le bateau pour joindre Rome et y obtenir du Saint-Siège à Pâques la permission d'aller en Terre Sainte; de là il aurait à gagner Venise pour y monter au début de l'été sur le navire des pèlerins. Tout cela Inigo le savait et son calcul du temps était exact: «il estima qu'il était temps de se mettre en route» (*RP* 12).

Le récit de l'étape espagnole de son pèlerinage est parfaitement encadré par deux nuits passées en prière devant une statue de la Vierge et en perspective de Jérusalem.

Aránzazu est dans la montagne à une vingtaine de kilomètres au sud de Loyola. Iñigo était parti à dos de mule, vêtu noblement, en compagnie d'un de ses frères, Pedro López, semble-t-il, curé d'Azpeitia, la paroisse de Loyola; deux domestiques, dont les noms sont connus, leur sont joints. Pedro López était disposé à faire un bout de chemin avec son frère jusqu'à Oñate, sur la route qui mène à Aránzazu, mais Inigo le persuada de «faire avec lui une veillée à Notre-Dame de Aránzazu; il y fit oraison pour obtenir de nouvelles forces pour son voyage» (*RP* 13). Iñigo n'a pas dû dévoiler à son frère prêtre son projet d'aller en Terre Sainte, car le premier auquel il le dira sera son confesseur à Montserrat (*RP* 17). Les nouvelles forces qu'il demanda furent surtout d'ordre physique, car sa jambe droite était toujours bandée et, de fait, chaque soir de ce premier voyage, il la trouvait enflée (*RP* 16, addition); ce furent aussi des forces de courage pour mettre en pratique son programme de pénitence: le confirme cette addition marginale sur la discipline que depuis lors il se donnait chaque nuit (*RP* 13).

Pourquoi cette insistance d'Iñigo auprès de Pedro López afin qu'ils veillent ensemble devant la Vierge? Les deux avaient commis, durant le carnaval de 1515, un esclandre nocturne à Azpeitia, pour lequel il y eut procès, on le sait. Iñigo pensait-il accomplir avec son frère à Aránzazu, comme c'était la coutume, un acte de réparation et partir ainsi en paix avec cette ancienne affaire? Peut-être y eut-il encore davantage, car, en 1554, Ignace écrit à François de

Borgia[6] que, durant cette veillée à Aránzazu, il reçut «quelque profit pour son âme». Faut-il comprendre qu'il fit là vœu de chasteté, réponse à la grâce reçue durant la vision nocturne de Loyola? Il est certain qu'Iñigo fit ce vœu durant le voyage de Loyola à Manrèse et — chose qui étonnait J. Lainez, rapportant le fait[7] — à Notre-Dame. Iñigo n'était pas théologien, mais il découvrait la médiation de Marie, qu'il développera dans les triples colloques des *Exercices.* S'il en a été ainsi, c'est avec une part de tout son passé qu'Iñigo rompit à Aránzazu.

En redescendant à Oñate, passage obligé, Inigo y laissa Pedro López auprès d'une de leurs sœurs et poursuivit sa route vers Navarrete, comme il l'avait dit à son frère aîné Martin García. Les deux domestiques l'accompagnèrent jusque-là. À Navarrete, chez le duc, Iñigo reprit une somme qui lui était due, mais s'en débarrassa aussitôt auprès de «personnes envers lesquelles il se sentait obligé et disposa du reste pour faire restaurer et orner avec soin une image de Notre-Dame qui était en mauvais état. Il renvoya alors les deux serviteurs et, monté sur sa mule, partit seul pour Montserrat» (*RP* 13). Ainsi, au lendemain de la veillée à Aránzazu, Iñigo se détache de sa famille et des gens envers lesquels il avait des engagements; financièrement même, tout est réglé et il n'a rien touché: première étape vers la pauvreté, qui prendra vigueur à Montserrat, la nuit de l'Annonciation.

Entre temps, sur le voyage de Navarrete à Montserrat — une quinzaine de jours environ —, Ignace n'a laissé qu'une seule confidence, cette rencontre avec un Maure, la discussion sur la virginité *in partu* de Marie, l'embarras du Pèlerin, tenté de donner à l'infidèle «quelques bons coups de poignard» et finalement la décision laissée à la mule, qui tranquillement poursuit la route, ignorant le chemin de traverse emprunté par le Maure. Si Ignace a raconté cet épisode, c'est «pour qu'on comprenne comment Notre-Seigneur en agissait avec cette âme encore aveugle, bien qu'animée d'un grand désir de le servir selon toutes les lumières qu'elle pouvait avoir... Il ne s'inquiétait d'aucune chose intérieure, ne sachant même pas ce qu'étaient l'humilité, la charité, la patience et la discrétion qui règle ces vertus» (*RP* 14). Tout autant que ses désirs de reproduire

6. *Epist. Ign.*, VII, coll. MHSI, 34, p. 422.

7. *Scripta de s. Ign.*, I, coll. MHSI, 25, p. 101, ou *Fontes narrativi*, I, coll. MHSI, 66, p. 76, n° 5; cf. J. IRIARTE, *Fijando el sitio del 'Voto de castidad' de san Ignacio de Loyola*, dans *Manresa* 3 (1927) 156-164.

les pénitences des saints et même de les surpasser, — déjà le *magis* des *Exercices* —, la rencontre avec le Maure est une bonne illustration de sa générosité, — «venger l'honneur» de Notre-Dame —, et de ses limites.

Le séjour à Montserrat achève cette première étape comme elle avait commencé: devant la Vierge. Achat de pauvres habits de pèlerin, «qu'il avait décidé de porter pour aller à Jérusalem» (*RP* 16). «Il avait décidé d'abandonner ses habits [nobles] pour revêtir les armes de Jésus-Christ» devant l'autel de Notre-Dame de Montserrat. L'idée lui vint, en se rappelant l'investiture d'Esplandián, dans l'*Amadis des Gaules* (IV, 52) — encore les romans de chevalerie et les exploits extérieurs —, de procéder à une veillée d'armes devant la Vierge. Il s'y prépara donc par un triduum en vue de sa confession, se nourrissant de pain et d'eau seulement[8]. Avec le confesseur des pèlerins, le français Jean Chanon, il convint d'abandonner sa mule au monastère; son épée et ce poignard auquel le Maure avait providentiellement échappé seraient suspendus à l'autel de la Vierge. Ayant pour la première fois dévoilé à ce confesseur son projet de pèlerinage en Terre Sainte, qui serait suivi d'une vie de pénitence, «il s'en fut, [le 24 mars 1522] à la nuit tombante, le plus discrètement possible, trouver un pauvre. Se dépouillant de tous ses vêtements, il les lui donna et revêtit l'habit de ses désirs» (*RP* 18). Puis ce fut la veillée d'armes jusqu'au point du jour; alors il s'éclipsa pour n'être pas reconnu.

Sur ces quelques jours passés à Montserrat, on peut proposer quelques réflexions. Cette halte, Iñigo semble l'avoir décidée avant de quitter Loyola; en tout cas, il la signale lorsqu'il s'éloigne de Navarrete après la veillée à Aránzazu (*RP* 13): c'est à Montserrat, loin de son pays, qu'il voulait «revêtir les armes du Christ» (*RP* 17) devant la Vierge[9]. Cela impliquait, plus encore qu'à Aránzazu, une rupture avec son passé: de noble, il se fait pauvre; les armes de Jésus-Christ, condition du pèlerin de Jérusalem, c'est la pauvreté. La date même du 25 mars, fête de l'Annonciation et de l'Incarnation du Verbe de Dieu, pouvait convenir dans ses calculs du temps qu'il faudrait prendre pour partir cette année-là en terre Sainte, mais elle est aussi significative, car c'est en ce jour que l'Église se souvient de l'humilité de Celui qui prit notre chair (cf. *Ph* 2, 7) dans le sein de la Vierge Marie. Plus que les exemples des saints,

8. *Scripta de s. Ign.*, II, coll. MHSI, 56, p. 83.
9. Formule proche: «servir Notre-Seigneur»: *RP* 11.

c'est le Christ à présent qu'Ignace veut imiter et suivre. Son ouverture totale au confesseur, pour le passé et pour l'avenir — et pour la première fois, car il redoute toujours la vaine gloire — réalise maintenant son insertion dans l'Église au plan du sacrement et de la direction spirituelle. Il y a donc approfondissement réel d'Iñigo; seule la veillée d'armes est encore de l'ordre de l'exploit. Mais les limites dont il a parlé plus haut lui permettaient-elles d'être *déjà* le pèlerin de Jérusalem?

Descendu de la montagne, il fut rejoint par un responsable de l'ordre autour du monastère; celui-ci voulait s'assurer que le pèlerin avait vraiment donné ses habits au pauvre, la veille. Iñigo répondit que oui, mais refusa de dire son nom etc.: il a laissé son passé de gentil homme; mais se rendant compte que le pauvre avait été soupçonné, les larmes lui montèrent aux yeux, les premières, dit J. Lainez, depuis le départ de Loyola, et il se reprochait: «Malheur à toi, pécheur, tu ne sais ni ne peux faire du bien à ton prochain sans lui nuire et l'outrager[10]!» Le nouveau chevalier du Christ en larmes parce qu'il découvre son inaptitude!

2. Le séjour prolongé à Manrèse intervient ici. Ce n'est pas le lieu de s'y attarder. Ce qui est sûr, c'est que, lorsqu'Iñigo quittera Manrèse à la mi-février 1523, il sera «un autre homme» (*RP* 30, addition)[11]: rien n'aura changé de son propos de servir Notre-Seigneur et de vêtir les armes du Christ dans la pauvreté du pèlerin de Terre Sainte, et le récit de la passion du Seigneur était sa lecture habituelle durant la messe (*RP* 20), mais il aura goûté, par delà ses extravagances ascétiques, ce nouveau genre d'exploits, le fond de sa faiblesse spirituelle dans la tentation et les scrupules; il aura commencé à apprendre le discernement et la discrétion «qui règle les vertus». «Dieu le traitait exactement comme un maître d'école traite un enfant, il l'instruisait» (*RP* 27), puis, à la fin, l'illuminait de grâces exceptionnelles d'entendement. Iñigo aura acquis la plus profonde conviction de son état de pécheur, mais c'est aussi à Manrèse qu'il prit goût aux entretiens spirituels.

Cette longue expérience de Dieu n'entrait pas dans ses plans primitifs. Certes, en descendant de Montserrat, il ne prit pas la route de Barcelone, au sud, mais partit dans la direction du nord, vers

10. P. DE LETURIA, *El gentilhombre...*, cité n. 3, p. 273-274, et *Fontes narrativi*, I, coll. MHSI, 66, p. 76, n° 6, de Lainez.

11. Cf. aussi *RP* 21: «Quelle est donc cette nouvelle vie que nous commençons maintenant?»

Manrèse. À Cámara, il expliqua qu'à Barcelone, «il aurait rencontré beaucoup de gens qui l'auraient reconnu et lui auraient fait honneur» — et maintenant il fuit la vaine gloire —, et que par ailleurs à Manrèse, «il voulait passer quelques jours dans un hôpital. Il voulait aussi noter certaines choses dans son livre...» (*RP* 18). Mais les «quelques jours» dépassèrent les dix mois! Comment cela? Car Iñigo ne pouvait imaginer ni planifier cette instruction de Dieu qu'il allait recevoir.

Puisqu'il voulait aller en Terre Sainte cette année-là, Iñigo aurait dû se trouver à Rome avant Pâque, le 20 avril 1522, pour y obtenir de la Pénitencerie Apostolique la permission écrite d'entreprendre le pèlerinage; dès lors il aurait dû quitter Manrèse vers le 8 avril au plus tard, le temps d'aller prendre le bateau à Barcelone pour Gaète. Et c'était bien son plan : il n'entendait passer à Manrèse que quelques jours. Mais il avait obliqué sur Manrèse, dit-il, pour éviter de rencontrer à Barcelone des hauts dignitaires qui l'auraient reconnu et honoré.

Selon toute vraisemblance, ces derniers attendaient le passage d'Adrien VI, à peine élu pape, et qui, de Vitoria, se rendait à Rome. Le 29 mars, le pape arrivait à Saragosse, mais, au lieu de poursuivre sa route vers Barcelone pour y prendre la mer, il s'attarda à Saragosse jusqu'au 11 juin! La raison en fut qu'on avait eu vent à Saragosse, dans les premiers jours d'avril, d'un risque de peste à Barcelone et, de fait, le fléau y sévit au début mai. Ainsi, la peste retarda le pape (qui n'arriva à Rome que le 29 août) et le retard du pape empêcha Iñigo de prendre à temps le bateau, car il ne désirait pas, fuyant la vaine gloire, être reconnu de ces notables qui attendaient toujours le pape[12].

II. - De Manrèse à Jérusalem (février - octobre 1523)

Passé la mi-février 1523, «le moment approchait où il avait pensé partir pour Jérusalem» (*RP* 35). On peut distinguer ici l'étape italienne avec la traversée de la Méditerranée et le séjour en Terre Sainte jusqu'au départ, le 3 octobre.

12. Cf. J. CALVERAS, *¿ Pudo la peste retrasar por un año la peregrinación de san Ignacio a Jerusalén?*, dans *Analecta Sacra Tarraconensia* 27 (1954) 23-44.

A. *En route pour la Terre Sainte*

L'hiver à Manrèse avait été rude et Iñigo était tombé gravement malade. «Remis de cette maladie, il en resta cependant très affaibli et sujet à de fréquentes douleurs d'estomac» (*RP* 34), si bien qu'il se laissa convaincre de se vêtir plus chaudement. Cette confidence rappelle, certes, que la santé d'Iñigo demeurait fragile. Déjà à son arrivée à Manrèse, il avait cherché un hôpital, vraisemblablement pour y refaire ses forces après le voyage de Loyola et reposer sa jambe qui avait dû le faire souffrir durant la veillée d'armes à genoux ou debout; sur les routes d'Italie, à Fondi, semble-t-il, il se sentira affaibli (*RP* 39), puis réellement malade à la veille de son embarquement à Venise, mais, monté à bord, malgré le médecin qui lui avait rempli l'estomac de potions, «il vomit tellement qu'il se sentit fort soulagé. Ce fut le début de son rétablissement» (*RP* 43). De fait, la suite du pèlerinage ne fait plus mention d'indisposition, alors que d'autres mouraient sur les routes de Terre Sainte.

Mais l'acceptation à Manrèse de vêtements plus chauds révèle aussi un Iñigo capable maintenant, dans sa tenacité toujours là, d'entendre raison. De même, voulant voyager sans provision, il laissa cependant son confesseur de Barcelone prendre la décision de lui faire emporter le nécessaire et il obtempéra (*RP* 35-36). Cette même soumission à ce qui est à l'opposé de son vouloir propre, il la vivra encore précisément et radicalement à Jérusalem.

Autre trait à retenir: c'est à Barcelone qu'il «perdit totalement ce souci de chercher des personnes spirituelles» (*RP* 37), qui le tenait depuis Manrèse, sans grand succès d'ailleurs. Cette réserve, il l'appliquait aussi à table: «Dès Manrèse, le Pèlerin avait pris l'habitude, quand il mangeait avec d'autres, de ne jamais parler à table, sinon pour répondre brièvement; mais il écoutait ce qu'on disait, recueillant certaines choses dont il pourrait prendre occasion pour parler de Dieu, et c'est ce qu'il faisait après le repas» (*RP* 42). Un Iñigo peu loquace passera donc à Jérusalem et l'on ne s'étonne pas qu'aucun des deux compagnons du pèlerinage qui ont laissé une relation n'ait signalé sa présence. Peu extraverti, Iñigo sera tout intérieur.

Il a révélé à Cámara «qu'il avait été harcelé deux ans durant par cette tentation» de la vaine gloire qu'on a déjà signalée plusieurs fois (*RP* Préface, 1): il en souffrit donc de Loyola à Barcelone (*RP* 36), car il n'en parle plus dans la suite de son récit du pèlerinage. **Cette vaine gloire l'empêchait même de dire qu'il allait à Jérusalem, souci dont il dut bien se débarrasser à Rome. En fait,**

la «paix en son âme» s'était fait sentir. À Jérusalem, son aventure au retour du Mont des Oliviers, durant laquelle le Seigneur le consola tellement, peut avoir été, entre autres choses, un antidote efficace: humilié, rabroué, il se sentit uni au Christ.

Mais plus que tout, Iñigo désirait «pratiquer trois vertus: la charité, la foi et l'espérance» (*RP* 35). Les prouesses n'ont désormais plus beaucoup d'attrait: de l'extérieur qui le fascinait tant, il était passé à Manrèse à l'ordre intérieur et spirituel où, selon *1 Co 13,* 13, la charité a la première place dans ce projet de vie théologale. Mais, réaliste, Iñigo voulait le mettre en pratique dans le refus des moyens humains secondaires, le soutien d'un compagnon ou simplement de provisions, car, dit-il, «cette confiance, cette affection et cette espérance, c'est en Dieu seul qu'il voulait les mettre» (*RP* 35).

Aussi continuait-il à être un mendiant, comme à Manrèse (*RP* 19, 36, 39 et 42); il se faisait compagnon de mendiants (*RP* 38), mais aussi leur bienfaiteur (*RP* 40). Cependant ce style de vie ne semblait à personne adapté au projet de la traversée et beaucoup lui déconseillaient de l'entreprendre dans ces conditions, aussi bien à Barcelone qu'à Rome (*RP* 35 et 40). Quand tous les supports humains lui manquaient, «il avait en son âme la ferme conviction qu'il trouverait bien le moyen d'aller à Jérusalem» (*RP* 40); «en son âme, il était absolument certain que Dieu ne manquerait pas de lui procurer le moyen d'aller à Jérusalem» (*RP* 42). Et de fait, le Seigneur intervint, que ce fût pour entrer à Padoue ou à Venise (*RP* 41-42), ou en mer, quand ses réprimandes justifiées, mais peut-être indiscrètes, exaspérèrent l'équipage (*RP* 44).

Son départ de Venise fut doublement étonnant, car, d'une part, la situation créée par les Turcs, qui venaient de prendre Rhodes à la fin de 1522, avait fait rebrousser chemin à beaucoup de candidats pèlerins — ils ne seront que vingt-et-un, alors qu'en août 1518, il y en avait plus de deux cents[13] —, mais en outre Iñigo est à peine libéré d'une forte fièvre (*RP* 43). Le Christ lui-même, qui vint le réconforter sur la route de Padoue, où tous l'avaient distancé, revint encore souvent durant la traversée (*RP* 41, 44).

Ainsi l'étape italienne et la traversée de la Méditerranée manifestent les fruits de Manrèse, révèlent un «autre homme» et permettent de comprendre ce qu'Iñigo vivra à Jérusalem.

13. Cf. *Voyage de Jacques Le Saige de Douai à Rome, ... Jérusalem et autres saints lieux,* édit. H.R. DUTHILLOEUL, Douai, 1851, p. 101.

Quant à son projet, il n'en dit rien avant Rome et Venise (*RP* 40, 42), mais, chose plus importante, le séjour à Manrèse, semble-t-il, l'a conduit à le modifier en ce sens qu'il a l'intention de se fixer à Jérusalem et cela, il l'a souvent manifesté, dit-il, à ses bienfaiteurs romains et vénitiens, peut-être même au Doge André Gritti. C'est d'eux qu'il aura obtenu, si l'on comprend bien, des lettres de recommandation (*RP* 45, confronté à 40, 42-43).

Reste à fournir quelques informations concrètes sur cette étape du voyage. Iñigo parvint à Rome le dimanche des Rameaux, 29 mars 1523 (*RP* 39). Deux jours plus tard, il obtenait de la Pénitencerie l'autorisation pontificale de «visiter personnellement... le Saint-Sépulcre du Seigneur et quelques autres Lieux Saints d'outre-mer». Le document a été retrouvé en 1956[14]. La permission, accordée, dit le texte, en présence du pape, est signée par Jean de Caserta et le bénéficiaire est nommé «Enecus de Loyola, clerc du diocèse de Pampelune», comme dans les documents controversés du procès de 1515! Iñigo partit de Rome le 13 ou le 14 avril (*RP* 40). À Venise, il dut prendre part à la procession de la Fête-Dieu, le 4 juin, car ainsi faisaient normalement les pèlerins de Terre Sainte. À sa requête, présentée oralement en espagnol, le Doge ordonna qu'il montât, sans un sou, non pas sur le navire des pèlerins, mais sur le Negrona, navire des gouverneurs qui emmenait à Chypre le nouveau gouverneur du lieu. Il embarqua, dans les conditions physiques qu'on a dites, le 14 juillet: la date est connue par Iñigo lui-même, dans un texte aujourd'hui perdu, probablement la lettre qu'il adressait de Jérusalem, le 22 septembre ou la veille, à Jean Paschal de Barcelone; P. Ribadeneira s'y est référé[15].

Avec lui se trouvaient sur le Negrona trois Espagnols (Diego Manes [*RP* 44], commandeur de l'Ordre de Saint-Jean, accompagné d'un servant, et un prêtre au nom inconnu), trois Suisses (dont Peter Füessli, fondeur de cloches de profession et membre du Grand Conseil de Zurich; il écrivit une relation du voyage), et un Tyrolien. Le navire des pèlerins était parti plus tôt, ayant à bord treize pèlerins, dont cinq Hollandais, un Flamand de Lille, deux Lorrains et le Strasbourgeois Philippe Hagen, lequel écrivit aussi une rela-

14. Cf. *Documenta duo vaticana de familia Loyola atque de sancto Ignatio,* édit. P. DE LETURIA et M. BATLLORI, dans *Archivum Historicum Societatis Iesu (AHSI)* 25 (1956) 16 et 26, ou *Fontes documentales de S. Ignatio de Loyola,* édit. C. de DALMASES, coll. MHSI, 115, p. 289-290.

15. Cf. *Fontes narrativi,* I, coll. MHSI, 66, p. 1-4, et IV, coll. MHSI, 93, p. 157.

tion[16]. Arrivés à Famagouste, Chypre, les passagers du Negrona mirent pied à terre le 14 août et rejoignirent à pied le bateau des pèlerins aux Salines, dit Ignace, mais d'autres[17], traduisant Touzla, citent le nom turc de Larnaca. La distance est de quarante kilomètres. Pourquoi ce changement de bateau? Le Negrona devait en principe poursuivre sa route jusqu'à Beyrouth et les pèlerins seraient entrés en Terre Sainte par la Galilée, mais, la peste sévissant en Syrie, le commandant du navire refusa d'aller outre, si bien que les pèlerins furent contraints, probablement après discussion, de rejoindre l'autre bateau, qui allait à Jaffa[18]. Ayant appareillé le 19 août, le navire approcha des côtes de la Terre Sainte le 22, mais le capitaine, un Vénitien, ne reconnut pas le site de Jaffa, qui d'ailleurs n'était que ruines, et ce n'est qu'en apercevant les minarets de Gaza, une cinquantaine de kilomètres plus au sud, qu'il comprit sa bévue; les vents alors étant contraires, ce n'est que le mardi 25 août qu'il arrivèrent en vue de Jaffa. Füessli aussi bien que Hagen rapportent qu'alors les pèlerins se portèrent à l'avant du navire pour entonner, comme c'était la coutume, le *Te Deum* et le *Salve Regina.*

De ces péripéties de la traversée, Ignace ne retint que l'essentiel, le changement de vaisseau; pas un mot sur le renoncement forcé à la Galilée. Par contre, il signale que ses vives remontrances à l'équipage du Negrona furent mal prises et que «les Espagnols qui étaient du voyage lui conseillèrent de s'en abstenir» (*RP* 44). C'est là un aveu d'Ignace, qui avait peut-être manqué de discrétion. Il achève cette partie du récit par ce qui à ses yeux avait été l'essentiel: «Pendant tout ce temps, Notre-Seigneur lui apparaissait souvent et lui donnait beaucoup de consolations et de forces» (*RP* 44).

B. *En Terre Sainte*

1. À part l'arrivée en vue de Jérusalem et ce qu'il vécut la veille

16. *Peter Füesslis Jerusalemfahrt 1523 und Brief über den Fall von Rhodes*, édit. L.M. UFFER, Zurich, 1982; cf. *AHSI* 52 (1983) 128-129. «1523. Hodoporika tou patros mou, Philippou Hagen», dans *Vier Rheinische Palaestina-Pilgerschriften des XIV. XV. und XVI. Jahrhunderts*, édit. L. CONRADY, Wiesbaden, 1882, p. 230 ss.

17. Ainsi *Voyage à Jérusalem de Philippe de Voisins* [1490], édit. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE, coll. Archives Historiques de Gascogne, 3, Paris-Auch, 1883, p. 26; *The Pylgrymage of Sir Richard Guylforde to the Holy Land, A.D. 1506*, édit. H. ELLIS, coll. Camden Society, Londres, 1851, p. 56-57; «Libro de los viajes a 'Erez-Ysra'el de R. Mošeh Basola (1521-1523)», dans *Relatos de viajes y epístolas de pelegrinos judíos a Jerusalén* (1481-1523), édit. J.R. MAGDALENA NOM DE DÉU, coll. Orientalia Barcinonensia, 3, Barcelone, 1977, p. 205.

18. Ainsi FÜESSLI

du départ de la Ville Sainte, c'est-à-dire le 22 septembre 1523, Ignace n'a communiqué de son séjour en Terre Sainte qu'une seule phrase: «Cette même dévotion [éprouvée en apercevant la ville pour la première fois], il l'éprouva toujours en visitant les Lieux Saints» (*RP* 45). Sans les relations de Füessli et de Hagen, on serait réduit à des conjectures sur ce qu'ils virent et dans quelles conditions! Mais cette discrétion sur l'emploi du temps révèle surtout, semble-t-il, qu'Iñigo est, à Jérusalem, tout entier intérieur et spirituel. «Grande consolation» et «dévotion» ne se disent pas avec beaucoup de mots, d'autant que cette «allégresse... ne semblait pas d'ordre naturel» (*RP* 45). Il est vrai que, le 22 septembre ou la veille, il écrivit cette lettre de trois pages, grâce à laquelle P. Ribadeneira sut le jour du départ de Venise, le 14 juillet, et celui de l'entrée à Jérusalem, le 4 septembre avant midi, mais, quelque trente ans plus tard, les souvenirs du Pèlerin se détachent des épisodes pour aller au cœur de l'expérience spirituelle. Un mot de P. Canisius le confirme. Annotant vers 1573 la vie d'Ignace rédigée en latin par P. Ribadeneira, il écrit: «Peut-être pourrait-on ajouter ce que je me souviens avoir entendu du Maître Favre [le Bienheureux Pierre], à savoir quel fut l'état d'esprit d'Ignace aux Lieux Saints de Palestine: avec grande piété, beaucoup de larmes et non sans une ardeur véhémente et brûlante d'amour divin, tandis qu'il contemplait, comme s'il les voyait, ces mystères de la vie et de la passion du Christ, et il en était d'autant plus enclin en son âme à passer là toute sa vie[19].» Fruit de Manrèse. Quel chemin parcouru depuis la chevaleresque veillée d'armes à Montserrat! Et pourtant, le 22 septembre, Iñigo entreprit une escapade qui garde des allures d'exploit, mais ce sera pour être ceint davantage encore des armes du Christ.

2. De la «petite histoire», que sait-on par Füessli et Hagen? Le 25 août, le navire des pèlerins, — ils ne sont que vingt-et-un —, amarre devant Jaffa. On est à la fin de l'été. J. Le Saige, qui fit le pèlerinage avec plus de deux cents autres en août 1518, signale que quatre pèlerins moururent dans les premiers jours passés en Terre Sainte, dont un avant même d'avoir débarqué[20]! La santé d'Iñigo, elle, résista en 1523[21].

19. *Scripta de s. Ign.*, I, coll. MHSI, 25, p. 714, et *Fontes narrativi*, IV, coll. MHSI, 93, p. 946.

20. Cf. *Voyage de Jacques Le Saige*, p. 96 et 103-105.

21. Cf. aussi *Fontes narrativi*, I, coll. MHSI, 66, p. 88 (n° 19) et p. 167-168 (n° 30).

Les pèlerinages catholiques d'Occident en Terre Sainte au début du XVIe siècle se ressemblent tous. Comme guides, il y a les franciscains du Mont Sion, qui suivent les pratiques habituelles, l'ordre des visites, et procèdent eux-mêmes aux formalités administratives, aussi bien sous le régime des Mamelouks jusqu'en 1516 que sous les Turcs à partir de 1517[22].

Dès que le navire des pèlerins eut mouillé devant Jaffa, le patron ou capitaine du navire monta à Jérusalem pour y avertir de l'arrivée des pèlerins le Père Gardien des franciscains, Jacques de Portu, et les autorités civiles, et pour obtenir une escorte devant accompagner le groupe de Jaffa jusque dans la Ville Sainte. Ce voyage du patron et ces formalités prirent cette année-là plus de temps que de coutume: du 25 août au 1er septembre, soit huit jours, alors qu'en 1518, cette résidence forcée en mer sous un soleil de plomb n'avait duré que quatre jours[23]. Le 31 août arrivèrent deux franciscains avec le patron et une escorte de cent soldats. Un franciscain hollandais, Hugo, vicaire du Père Gardien, s'adressa aux pèlerins, toujours sur le bateau, en allemand, en italien et en latin; mais comme Iñigo n'entendait aucune de ces trois langues, il dut se faire expliquer l'essentiel — les recommandations d'usage pour le séjour en Terre Sainte —, probablement par le prêtre espagnol du groupe.

22. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer avec l'itinéraire des pèlerins de 1523 les ouvrages suivants: *Un guide du pèlerin de Terre Sainte au XVe siècle,* édit. R. PERNOUD, coll. Cahiers d'Histoire et de Bibliographie, 1, Mantes,1940, 85 p.: copié en 1471 au Mont-Sion sur un manuscrit rédigé en 1346, ce guide fut encore édité à Venise en 1520; *Viaggio in Terrasanta di Santo Brasca 1480, con l'Itinerario di Gabriele Capodilista 1458,* édit. A.L. MOMIGLIANO LEPSCHY, coll. I Cento Viaggi, 4, Milan, Longanesi, 1966, 307 p.; «La peregrinazione a Gerusalemme di Bernardino di Nali (1492)», édit. V. CORBO, dans *Custodia di Terra Santa 1342-1942,* Jérusalem, 1951, p. 209-257. Tous ces ouvrages ont pour caractéristique de donner le texte des prières récitées à chaque lieu saint; ces prières se ressemblent chez tous les témoins et l'on peut penser qu'on les récitait encore en 1523.

23. En 1480, le groupe de Barbatre attendit 4 jours, mais celui de Fabri, 7; en 1490, celui de Ph. de Voisins, 10; le comble fut de 12 jours en 1507 pour le groupe de P. Mesenger et de Fr. Antonio de Lisboa: cf. *Le voyage de Pierre Barbatre à Jérusalem en 1480,* édit. P. TUCOO-CHALA et N. PINZUTI, dans *L'Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France,* 1972-1973, p. 75-172; F. FABRI, O.P., *Evagatorium in Terrae Sanctae, Arabiae et Aegypti Peregrinationem,* édit. C.D. HASSLER, I, Stuttgart, 1843, p. 226 ss.; *Voyage à Jérusalem de Philippe de Voisins,* cité n. 17, p. 26; Fray ANTONIO DE LISBOA, *Viaje a Oriente (1507),* édit. A. RODRIGUEZ MOÑINO, Badajoz, Deputación Provincial, 1949, spec. p. 67-76, extrait de la *Revista de Estudios Extremeños* 5 (1949) 31-103; A. BARROIS, *Itinéraires en Terre Sainte conservés à la Bibliothèque d'Amiens, RB* 38 (1929) spéc. 406-419: Pierre Mesenger en 1507 (mais à propos d'Emmaüs, l'interprétation donnée par BARROIS, p. 408, doit être corrigée à la lumière du récit de Fr. ANTONIO, p. 69-70).

Le 1er septembre, tous mirent pied à terre et l'on procéda aux formalités d'enregistrement, pour qu'à l'insu des Turcs aucun pèlerin ne restât à Jérusalem; au fur et à mesure qu'ils étaient enregistrés, les pèlerins étaient rassemblés dans les fameux «celliers de Saint-Pierre», des antres malpropres, qu'ils ne quittèrent que vers 2 h. de l'après-midi. Montés sur des ânes, les pèlerins partirent pour Ramla, à une vingtaine de kilomètres dans la plaine en direction de Jérusalem; l'escorte était évidemment à cheval ou sur mule. Arrivés le soir à Ramla, alors en ruines, ils furent obligés d'entrer en ville à pied et furent hébergés à l'hospice que le Duc Philippe de Bourgogne avait fait construire vers 1420 pour les pèlerins[24]. Mais plutôt que de repartir le lendemain, ils furent tenus d'attendre l'arrivée d'une caravane de marchands juifs venant du Caire[25], et c'est tous ensemble que, le 3 septembre, ils quittèrent Ramla assez tard, après avoir eu, comme de coutume, beaucoup d'ennuis avec les autorités de la ville, les soldats etc. On montait normalement de nuit à Jérusalem, pour éviter la chaleur du jour.

Quelle route prirent donc ces pèlerins de 1523? Fr. Suriano (1450-1530 environ) dit que de Ramla il y a trois voies en direction de Jérusalem, mais que toutes les trois traversent les montages et sont fatigantes[26]. Les seuls témoignages dont on dispose sur l'itinéraire parcouru en 1523 ne donnent que peu d'indications. Hagen est trop bref: «Nous dûmes chevaucher toute la nuit par un très mauvais chemin, commençant deux milles après Ramla jusqu'à l'arrivée à Jérusalem»; deux milles correspondent à 3 km 6. Füessli écrit de son côté: «Le mardi à 4 h. [de l'après-midi], nous montâmes de nouveau sur nos ânes et partîmes... Nous chevauchâmes cette même nuit jusqu'à huit milles de Jérusalem; là nous descendîmes de monture et nous reposâmes jusqu'à ce qu'il fît jour; alors nous allâmes à pied jusqu'à Jérusalem, où nous fûmes à 10 h.» Quelques lignes plus haut, Füessli signale que «Ramla est à dix milles de Jaffa», soit environ 18 km; ils passèrent donc la nuit

24. Ces bâtiments furent détruits à la fin du XVIe s. et remplacés par de plus adaptés.

25. David le Rubénite, qui arriva d'Hébron à Jérusalem en mars 1523 et en repartit en juin, ne pouvait être de cette caravane: cf. Th. CHAPLIN, *The Visit of David the Rubenite to Hebron and Jerusalem A.D. 1523*, dans *Palestine Exploration Fund* (1897) 44-53.

26. Cf. Fr. SURIANO, *Il trattato di Terra Santa e dell'Oriente*, édit. G. GOLUBOVICH, Milan, Artigianelli, 1900, p. 22; S. BARTINA, *Tierra Santa...*, cité n. 1, p. 61, n. 20, détaille ces trois itinéraires, mais reste indécis quant à celui qui fut parcouru par les pèlerins de 1523.

ou une partie de celle-ci à environ 15 km de Jérusalem. Si, comme je le crois, les pèlerins ont suivi l'ancienne route de Ramla à Nicopolis Amwas, mais en laissant ce village sur leur gauche, et s'ils ont remonté le défilé de Bab-el-Wad, comme le fait l'autoroute moderne, ils se sont arrêtés un peu au-delà d'Abou-Gosh, au lieu dit Aquabella, après avoir ainsi parcouru une trentaine de kilomètres. Qu'ils aient fait à pied les quinze derniers kilomètres serait bien étonnant. Ignace, par contre, se souvient qu'ils ne mirent pied à terre, sur proposition de Diego Manes, que deux milles avant d'arriver à Jérusalem; deux milles font un peu moins de 4 km dans le système de Hagen et de Füessli, mais si Ignace calcule les distances en milles romains ou italiens de 1490 m ce qui est probable, alors ils mirent pied à terre à environ 3 km de la ville et c'était «un peu avant d'arriver à l'endroit d'où l'on voyait la ville» (*RP* 44-45).

Sur la base de récits de pèlerinages à peu près contemporains[27], je voudrais préciser cet itinéraire; je n'en connais pas d'autre à l'époque, du moins pour les groupes qui viennent de Jaffa et en repartent pour l'Europe.

À une douzaine de km de Ramla, on passe près de Latroun, «château

27. Aux relations déjà mentionnées aux notes 13, 16, 17, 22 et 23, j'ajoute les suivantes: *Le Voyage de la saincte cyté de Hiérusalem, ... fait l'an mil quatre cents quatre vingtz,* édit. Ch. SCHEFER, coll. Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle, II, Paris, Leroux, 1882, p. 65-100; *Le récit du voyage de 1486,* édit. B. DANSETTE, dans *Archivum Franciscanum Historicum* 72 (1979) spéc. 331-391; *Voyage de Georges Lengherand, Mayeur de Mons en Haynaut, à Venise, Rome, Jérusalem, Mont Sinai et le Kayre 1485-1486,* édit. GODEFROY MENILGLAISE, coll. Société des Bibliophiles Belges, 19, Mons, 1861, xvi-196 p.; NICOLE LE HUEN, carme, *Le grand voyage de Hiérusalem* (1487), Paris, Regnauld, 1517, fol. XIII-XXI; *Canon Pietro Casola's Pilgrimage to Jerusalem In the year 1494,* traduit par M. NEWETT, Manchester, Univ. Press, 1907, p. 236-291; *Le Voyage d'outremer (Égypte, Mont Sinay, Palestine) de Jean Thenaud, O.F.M.* [1512], édit. Ch. SCHEFER, coll. Recueil de voyages..., V, Paris, Leroux, 1884, p. 83-120; (Fr. DIEGO DE MÉRIDA), *Viaje a Oriente (1512),* édit. A. RODRIGUEZ MOÑINO, dans *Analecta Sacra Tarraconensia* 18 (1945) 115-187; H. STOCKAR, *Die Ruckfahrt von Jerusalem* [1519], édit. K. SCHIB, coll. Quellen zur Schweizer Geschichte, N.F., I, 4, Bâle, 1949, p. 1-17 (trop confus pour être utile); *Heinrich Wölflis Reise nach Jerusalem 1520/1521,* édit. H. BLOESCH, Berne, Veröffentlichung der Schweizer Bibliophilen Gesellschaft, 1929, II-131 p.; *Itinerarii Terrae Sanctae inibique sacrorum locorum descriptio..., Bartholomaei a Saligniaco* [Barthélemy DE SALIGNAC, 1522], Lyon, 1525, fol. XXII-LV; *Le Voyage de la Terre Sainte,* composé par Maître Denis POSSOT et achevé par Messire Charles PHILIPPE, 1532, édit. Ch. SCHEFER, coll. Recueil de voyages..., XI, Paris, Leroux, 1890, p.158-189; *Relation de Terre Sainte (1533-1534),* par Griffin AFFAGART, édit. J. CHAVANON, Paris. Lecoffre, 1902, p. 62 ss. Je n'ai pu consulter: Fadrique ENRIQUEZ DE RIBERA, Marquès de Tarifa, *Viage de Jerusalem* [1518], plusieurs éditions aux XVIe et XVIIe s.; R. RÖHRICHT, *Zwei Berichte über eine Jerusalemfahrt (1521),* dans *Zeitschrift für deutsche Philologie* 25 (1892) 163-220 et 475-501.

du bon larron, qui est au premier monticule du désert» (Possot, 1532) et on laisse Emmaüs-Nicopolis (Salignac, 1522) «à main senestre» (Anonyme, 1480). De là, après environ 6 km, on parvient à Bab-el-Wad, la Porte de la Vallée, «un détroit» (Possot) «entre deux monts» (Barbatre, 1480); on remonte «cette vallée ombreuse le long d'un torrent très âpre, en ayant des deux côtés des montagnes pierreuses et élevées» (Fabri, 1480): «le plus terrible pays qu'on (puisse) penser» (Barbatre), «montagnes mauvaises et rudes» (Huen, 1487); il faut en effet «monter sur une montagne d'un coup, où il y a largement (de) pierres en chemin qui fait grand peine aux pèlerins, car on a assez à faire à hausser ses jambes et aussi à conduire sa bête» (Le Saige, 1518) et «on va l'un derrière l'autre» (Casola, 1494). La terrible montée dure trois heures (Le Saige). Tandis qu'on monte, on passe à côté de deux fontaines, sur la droite; l'une doit être aujourd'hui une source captée; on voit sur la droite les installations de captage (Possot). Du sommet, d'où l'on peut voir de jour la Méditerranée (Le Saige), on descend doucement pour arriver à Saint-Jérémie, l'actuel Abou-Gosh avec l'église des Croisés, village que l'ancienne route contournait par le nord jusqu'il y a une vingtaine d'années. S'étendait ensuite une grande oliveraie avec «une belle fontaine» (Nali, 1492; Casola; Le Saige, Possot): le lieu se nomme encore «Aquabella»[28]; c'est là que l'escorte fait arrêter habituellement le groupe de pèlerins pour s'y reposer quelques heures. Lorsqu'on reprend la route, on monte vers Castel, d'où l'on voit au nord-est Ramatha (Huen) et Nabi Samuel, qu'on identifiait, et, au sud, Ein Kerem, le village de la Visitation. Le chemin redescendait, en longeant Koulonieh sur la gauche, dans la vallée du Soreq, appelée jusqu'au siècle dernier le Val des Térébinthes, où l'on situait le combat de David contre Goliath (Fabri, Barbatre, Huen; Guylforde, 1506); on traversait le ruisseau et, de l'endroit où se situe aujourd'hui Motsa, on remontait une pente raide: «de côté et d'autre ne sont que monts et vaulx..., c'était risée de voir notre traînée les uns après les autres» (Huen); «trouvâmes du terrible pays, monts et vallées, pleins de pierre» (Le Saige): les pèlerins avaient pris ce qu'on appelle aujourd'hui la «montée des Romains» qui allait directement du Val des Térébinthes au plateau jérosolomitain; à leur gauche, ils pouvaient voir encore Nabi Samuel (Anonyme, 1480; Fabri, Barbatre, Huen, Guylforde).

Arrivés au bord du plateau, les pèlerins devaient encore monter, mais sur une pente plus douce; ils longeaient l'endroit où se situe actuellement la gare des autobus, puis, sur leur droite, ils découvraient la vallée du monastère de Sainte-Croix; de là l'ancienne route prenait l'actuelle rue Agrippa et, en son point le plus haut, à 814 m environ, ils découvraient la Ville Sainte à quelque 1500 m.

Il me paraît qu'en 1523 Diego Manes fit sa proposition de mettre pied à terre au terme de la «montée des Romains», au moment où l'on abordait le plateau; les pèlerins étaient alors à environ 3 km de la ville, les deux milles d'Ignace. Un peu avant l'endroit

28. En hébreu moderne: ʿEn ḥèmèd, «source charmante». Wölfli situe cette source avec oliveraie près de «Calitaremb», c.-à-d. Cariatiarim (arabe) ou Kiryat Yearim (hébreu).

d'où l'on pouvait contempler pour la première fois Jérusalem, les franciscains «les attendaient avec la croix» (*RP* 45). Il y avait toujours une halte et des chants à la vue de la Ville Sainte (Nali), mais, en outre, Casola en 1494, peut-être aussi Salignac en 1522, confirment que les franciscains venaient à la rencontre des pèlerins, et il faut se rappeler qu'en 1523 le père Gardien n'était pas descendu à Jaffa. Fr. Antonio de Lisboa décrit même cette procession (30 juillet 1507) débutant à un mille de Jérusalem enfin en vue.

Cet itinéraire peut encore être confirmé par le temps pris à le parcourir dans sa dernière étape. Füessli précise qu'ils se sont mis en route le matin du 4 septembre 1523, après s'être reposés à huit milles de Jérusalem «jusqu'à ce qu'il fît jour», et qu'ils entrèrent dans la ville vers 10 h. À quelle heure fit-il jour ce matin-là? Le 4 septembre 1523, du calendrier julien, correspond au 14 septembre de notre calendrier grégorien. Or en Terre Sainte, le 14 septembre, le soleil se lève un peu avant 5 h. 15. D'autre part, il faut compter avec la halte en vue de Jérusalem. Il semble donc qu'ils ont cheminé de 5 h. 15 à 9 h. 15 approximativement, soit pendant environ 4 heures au maximum.

Or, à la fin juillet 1480, les pèlerins quittèrent Aquabella avant l'aurore, c'est-à-dire vers 4 h., et entrèrent à Jérusalem vers 8 h. (Brasca). En août 1492, Nali et son groupe arrivent à Aquabella à 15 h. et, après un bref arrêt durant lequel ils mangèrent rapidement, ils repartirent pour arriver en vue de Jérusalem à 19 h. Au début août 1494, le départ d'Aquabella fut donné au lever du soleil et ils arrivèrent à Jérusalem tôt dans la matinée (Casola). Le 26 août 1520, le groupe de Wölfi repart d'Aquabella à l'approche du jour et entre à Jérusalem à 10 h[29].

La vue que les pèlerins de 1523 eurent de Jérusalem était évidemment très différente de celle qu'offre la ville de nos jours. La nouvelle ville n'existait pas et les murailles de la vieille ville ne furent relevées de leur ruine qu'à partir de 1537. Par contre, d'après Voisins, Casola et David le Rubénite, la colline de Sion était hors ville comme aujourd'hui.

Quand au programme de visite des Lieux Saints, Ignace n'en ayant rien dit, on recourt à la relation de Füessli et, secondairement,

29. Avant l'autoroute actuelle, la route de Jaffa à Jérusalem par Koulonieh fut retracée et pavée en 1868; or le Fr. Liévin DE HAMME, *Guide-indicateur... de la Terre Sainte*, Paris, 1876, p. 111-116, prévoyait 2 h. 40 pour la montée à cheval d'Abou Gosh à Jérusalem.

à celle de Hagen, plus confuse. Ce programme était classique: il suffira de comparer avec Füessli les relations de Le Saige (1518) et de Possot (1532). On n'indiquera ici que la suite des lieux visités, quitte à donner quelques détails sur leur état à l'époque; beaucoup étaient en ruines ou à l'abandon, hormis les deux basiliques du Saint-Sépulcre et de la Nativité. Ajoutons, pour n'y plus revenir, que les pèlerins étaient pressurés de toutes manières et au maximum, mais Iñigo n'avait pas un liard, on le sait...

Vendredi 4 septembre 1523: après réception au couvent franciscain du Mont-Sion (on peut encore en voir le cloître adossé au Cénacle), les pèlerins furent conduits à l'Hôpital Saint-Jean, juste au sud du Saint-Sépulcre; il était alors fort délabré; chaque pèlerin y reçut un tapis et un coussin pour s'étendre et les franciscains leur donnèrent un pain chaque jour et du vin. Mais les religieux et les prêtres étaient normalement logés au couvent du Mont-Sion (Capodilista, 1458; Anonyme, 1480; Huen, 1487).

Samedi 5: messe au Cénacle, suivie d'un sermon prêché par le franciscain hollandais Hugo, qui guidera les pèlerins tout au long de leur séjour. Ce groupe de pèlerins de 1523 fut le dernier jusqu'à nos jours à avoir pris part à l'Eucharistie au Cénacle, car, dès janvier 1524, les franciscains en furent expulsés au profit des musulmans. Visite expliquée du Cénacle et, de l'extérieur seulement, car les musulmans en interdisent l'entrée, du «tombeau de David», sur l'authenticité duquel Hugo émet des doutes, les premiers connus. Puis, hors du couvent, visite, dans les ruines de l'église de la Sainte-Sion, du lieu de la Dormition etc. et retour au Cénacle. Dans l'après-midi, longue visite du Saint-Sépulcre, en commençant par la chapelle de l'apparition du Ressuscité à sa Mère[30], et les pèlerins passent leur première nuit en prière au Saint-Sépulcre.

Dimanche 6: messe à l'intérieur de l'édicule du Saint-Sépulcre[31] et, à 6 h., chacun rentre à son logis. À 15 h., itinéraire de ce qui est devenu la Via Dolorosa, mais en sens inverse: départ du Saint-Sépulcre, plusieurs arrêts, comme à la maison de Véronique (aujourd'hui VIe station), puis, là où l'on rejoint la vallée du Tyropéon, autour du trivium, au lieu où Jésus s'adressa aux femmes de Jérusalem, à la maison du mauvais riche (et du pauvre Lazare!); détour vers une des portes de l'esplanade du Temple; reprise au lieu où Simon de Cyrène aida Jésus à porter sa croix (auj. V^e^ station), le lieu-dit de la «pamoison de Marie» (derrière la IIIe station actuelle), le palais de Pilate et l'arc de l'Ecce Homo; détour vers la maison d'Hérode, plus au nord dans une rue latérale, et, avant de visiter la maison de sainte Anne, où l'on situe la naissance de Marie, détour vers une des portes du Temple et la piscine qui la jouxte, prise pour la Piscine Probatique. On le voit, cet itinéraire n'était pas encore le

30. Cf. *Exercices spirituels* de saint Ignace DE LOYOLA, n° 218-225 et 299. Cette visite du Saint-Sépulcre se faisait en procession.

31. On trouve une reproduction de cet édicule, alors voûté, antérieur aux modifications de 1555, dans H.-L. VINCENT - F.-M. ABEL, *Jérusalem*, II: *Jérusalem nouvelle*, Paris, 1914, p. 265. Cet ouvrage est à consulter sur la plupart des Lieux Saints ici mentionnés.

Chemin de Croix[32]. Le retour se fit par la maison de saint Marc et l'église Saint-Jacques.

Lundi 7: messe au Cénacle, puis descente au Cédron par le Tombeau d'Absalom; on voit le Jardin des Oliviers. Ensuite à Béthanie, où l'on visite la maison de Simon le Lépreux et la tombe de Lazare. Retour par Bethphagé, le «Pater», la chapelle de l'Ascension. En descendant du Mont des Oliviers, on fait halte pour évoquer le «Dominus flevit»; enfin on s'arrête à la grotte de Gethsémani et au site de l'Agonie.

Mardi 8, fête de la naissance de Marie: voyage à dos d'âne vers Bethléem, par Mar Elias et la Tombe de Rachel. Visite de la basilique de la Nativité, puis de la chapelle Sainte-Catherine et de la cellule de saint Jérôme. Les pèlerins passent la nuit en prière dans la basilique.

Mercredi 9: messe à la grotte de la Nativité, puis départ vers Ein Kerem; on passe, dans le Val des Refa'im, à la fontaine où, croyait-on, le diacre Philippe avait baptisé l'eunuque (*Ac 8*)[33]. À Ein Kerem, le lieu de la Visitation, la Fontaine de la Vierge et le lieu de naissance de Jean-Baptiste. On rentre par le monastère de Sainte-Croix.

Jeudi 10: départ du Mont-Sion pour Haceldama, Siloé, la Fontaine de la Vierge, le Cédron, le Jardin des Oliviers et le Tombeau de la Vierge, puis retour. Après Vêpres, visite de la maison de Caïphe et de celle d'Anne, toutes deux églises arméniennes.

Vendredi 11: le matin, au Mont-Sion, Fr. Hugo montre l'antre où David aurait composé et prié ses psaumes de pénitence. Puis réception chez les tertiaires franciscaines[34] et don des «Agnus Dei», des reliques, aux pèlerins. Puis chacun rentre à son logis. Le soir, entrée au Saint-Sépulcre, où les pèlerins passent leur deuxième nuit en prière.

Samedi 12 et dimanche 13: repos.

Lundi 14, fête de la Sainte-Croix: vers 16 h., départ à dos d'âne par Béthanie vers Jéricho. Arrêt à la «Maison de Zachée».

Mardi 15: on passe par Jéricho pour descendre au Jourdain, au lieu du baptême de Jésus; les uns se lavent les mains et la figure, d'autres se baignent. Retour à Jéricho et avancée vers le Mont de la Quarantaine, mais l'escorte interdit d'y monter. Ensuite les pèlerins vont boire à la Source d'Élisée, avant de rentrer de nuit à Jérusalem.

Mercredi 16: quatre ou cinq cents soldats turcs viennent d'arriver de Damas à Jérusalem, si bien que les pèlerins sont bloqués au couvent

32. Le nom de *Via Crucis* était donné à une partie de la *Via Dolorosa* en 1480: cf. *Viaggio di... Brasca,* cité n. 22, p. 71, n° 65. Sur l'histoire du Chemin de Croix, cf. A. STOURME, *La Voie Douloureuse,* Jérusalem, 1973.

33. Aïn el-Hanieh, et non pas Aïn ed-Diroueh près d'Hébron: cf. *Dictionnaire de la Bible,* 5, p. 270.

34. Sur ces Tertiaires, qui accueillent les pèlerines (la plus célèbre fut sainte Angèle Merici en 1524) et servent les franciscains du Mont Sion, cf. Fr. SURIANO, *Il trattato di Terra Santa...*, cité n. 26, p. 110 et 118; VINCENT-ABEL, *Jérusalem nouvelle,* p. 466; L. LEMMENS, *Die Franziskaner im Hl. Lande,* I: *Die Franziskaner auf dem Sion (1335-1552),* coll. Franziskanische Studien, 4, Münster, 1925, p. 163. Elles sont mentionnées par FÜESSLI, cité n. 16, p. 121.

du Mont-Sion jusqu'au *dimanche 20* inclus[35].

Lundi 21: le soir, les pèlerins retournent au Saint-Sépulcre pour une troisième nuit de prière, selon la coutume.

Mardi 22: fête de saint Maurice, comme le précise Hagen: au Saint-Sépulcre, tôt le matin, trois pèlerins, dont Hagen, sont faits chevaliers; vers 6 h., sortie du Saint-Sépulcre. Ignace a raconté ce qu'il fit ce jour-là.

Mercredi 23: le matin, quelques-uns s'en vont du Mont-Sion au Tombeau de la Vierge et à la Grotte de Gethsémani; au retour, un petit groupe d'entre eux va voir la Porte Dorée. Le soir, à 22 h., départ à dos d'âne vers Ramla et Jaffa, où l'embarquement aura lieu le *dimanche 3 octobre*, en direction de Chypre. Durant cette dernière étape en Terre Sainte, les pèlerins durent subir bien des avanies.

Ce périple classique des pèlerins de Terre Sainte était, à l'analyse, fort bien combiné et les efforts physiques bien répartis. On a dit pourquoi les pèlerins de 1523 ne virent rien de la Galilée et de la Samarie.

3. Le mardi 22 septembre 1523 d'Iñigo. Discret sur les Lieux Saints visités, Ignace raconte surtout cette journée mémorable. Se sentant confirmé dans son choix de rester à Jérusalem et, par conséquent, sans avoir fait provision de reliques, comme s'y appliquaient couramment les autres pèlerins, Iñigo alla voir le Père Gardien, lui fit part de son projet et lui remit des lettres de recommandation, dont on a parlé plus haut, mais il ne lui dit rien, ni à lui ni à personne d'autre, de son projet apostolique; celui-ci comportait, semble-t-il, une aide spirituelle même auprès des musulmans[36]: tel est le témoignage de Lainez et de Polanco dès 1547. Mais quand Iñigo aura-t-il communiqué au Père Gardien son désir de se fixer en Terre Sainte? Pas dans les premiers jours, c'est-à-dire pas avant d'avoir été confirmé dans son propos; plus précisément, pas avant le 8, car alors le Père Gardien aurait pu lui suggérer de parler directement le 8 au Provincial[37] à Bethléem, lors du passage du

35. Ces jours perdus, s'ils avaient été disponibles, auraient-ils été passés à visiter d'autres lieux saints, au nord de Jérusalem, par exemple? On peut en douter, car, d'une part, on a dit pourquoi les pèlerins de 1523 n'ont pas vu la Galilée et, d'autre part, leur séjour dans la Ville Sainte fut plus long que de coutume: 19 jours, alors qu'il fut de 11 jours en 1480 et 1522, de 12 jours en 1492, 1518 et 1532, et de 15 jours en 1487 et 1506. En 1523, il semble bien qu'il y eut quatre jours perdus.

36. Cf. J.W. REITES, *Ignacio y los musulmanos de Tierra Santa*, dans *Manresa* 52 (1980) 308, n. 91, qui renvoie à *Fontes narrativi*, I, coll. MHSI, 66, p. 86 et 166-167.

37. Si le nom du Père Gardien du Mont-Sion est désormais connu avec certitude, Jacques de Portu (cf. *AHSI* 52 [1983] 129), celui du Provincial, supérieur régional ayant droit de visite tous les trois ans, serait, selon ARCE, «Inigo...»,

groupe; puisque, du 16 au 20, tous les pèlerins étaient bloqués au Mont-Sion, on peut penser que ce fut durant ces quelques jours qu'Iñigo prit contact avec le Père Gardien. Celui-ci lui donnant espoir, Iñigo écrivit sa première lettre aux amis de Barcelone, leur laissant entendre qu'il resterait probablement à Jérusalem, si l'on comprend bien. Le 22, il est en train d'écrire une seconde lettre, tôt le matin, mais après le retour du Saint-Sépulcre, lorsqu'il est invité à rencontrer le Provincial qui vient de rentrer de Bethléem. On connaît la suite, le refus du Provincial, l'insistance d'Iñigo, la menace du Provincial en vertu des pouvoirs reçus du Saint-Siège[38] et, immédiatement, l'acquiescement d'Inigo.

Cette obéissance instantanée eut quelque chose de foudroyant. Le projet de demeurer en Terre Sainte avait mûri longtemps et, tout au long du pèlerinage, Iñigo s'y était senti confirmé. Malgré cela, dans l'ordre d'y renoncer il vit tout de suite que «la volonté de Dieu était qu'il ne restât pas à Jérusalem» (*RP* 47), alors qu'il avait expliqué au Provincial «que sa résolution était bien arrêtée et qu'il estimait ne devoir y renoncer pour rien au monde» (*RP* 46). Certes, depuis peu Inigo s'était montré capable d'accepter une décision différente de la sienne; mais ici l'élément neuf est l'argument du Saint-Siège invoqué par le Provincial. On se rappelle le mieux physique ressenti la nuit du 28 au 29 juin 1521, alors qu'Iñigo était à la mort, et lui-même avait signalé qu'il «avait toujours eu de la dévotion à saint Pierre»; en outre, il ne devait pas oublier qu'il avait dû, pour venir en Terre Sainte, obtenir comme chacun l'autorisation du Siège Apostolique. L'obéissance d'Iñigo à Pierre renverse tous ses plans, même s'ils ont semblé confirmés, et c'est ainsi qu'il peut faire vraiment l'authentique volonté de Dieu.

L'escapade solitaire au lieu de l'Ascension a pour but, il le dit, de revoir les empreintes des pieds du Seigneur lorsqu'il quitta, lui aussi, cette terre. Mais il doit s'y prendre à deux fois, car, après la première visite, «il se rappela qu'il n'avait pas bien regardé de quel côté était le pied droit et de quel côté le gauche» (*RP* 47). Il y dans cette recherche une dévotion à l'humanité du Seigneur, mais peut-être Iñigo espérait-il une indication sur la direction à

---

cité n. 1, 49, Marcos de Salodio; cf. pourtant F.M. DELORME, *Le personnel de la Terre Sainte en 1523,* dans *Studi Franciscani* 32 (1935) 48-50, qui met en charge le Provincial et une cinquantaine de religieux (pour Jérusalem, Bethléem et Ramla) *après* le départ d'Ignace de Terre Sainte.

38. ARCE, «Iñigo...», cité n. 1, p. 45-46, cite les textes conférant pouvoir. On se rappelle qu'Iñigo est désigné comme clerc par la patente reçue d'Adrien VI à Rome.

prendre. Mais il ne nous dit pas le résultat de sa seconde visite. Entre temps, il a poussé jusqu'à Bethphagé, le lieu où Jésus monta sur un ânon (*Mt 21,* 1-11 et *Za 9,* 9), le site aussi du figuier stérile et de l'enseignement sur la foi et la prière (*Mt 21,* 18-22). Au retour, en redescendant du Mont des Oliviers, Iñigo se fit empoigner «sans résistance» par le «chrétien de la ceinture»[39], qui le ramena au Mont-Sion, tandis qu'il «semblait voir continuellement le Christ au-dessus de lui et, jusqu'à son arrivée au monastère, cette consolation perdura toujours avec grande intensité» (*RP* 48). L'épreuve imposée par le Provincial fut assumée volontairement dans l'union aux mystères du Christ et celui-ci manifesta au Pèlerin qu'il lui était uni dans le sacrifice; ce qui au départ pouvait paraître encore un exploit devint au retour un état d'union à ce Christ qui avait dit à Pierre précisément: «un autre te nouera la ceinture et te mènera là où tu ne voudrais pas» (*Jn 21,* 18). Tel fut le dernier souvenir qu'Ignace garda de son passage à Jérusalem.

*
* *

La Ville Sainte ne disparaîtra pourtant pas des espoirs du Pèlerin. Les vœux des premiers compagnons à Montmartre, le 15 août 1534, incluaient la Terre Sainte comme projet possible (*RP* 85); mais, quand celui-ci échoua à son tour en 1537 (*RP* 94 et 96), les compagnons s'offrirent au Pape et, consommant son renoncement, Ignace célébra sa première messe à Noël 1538 devant les reliques de la crèche de Bethléem conservées à Sainte-Marie-Majeure[40]. De 1521 à 1538, Inigo avait espéré pouvoir réaliser ce rêve de vivre en Terre Sainte, mais par deux fois le Seigneur lui en demanda le sacrifice. Même par la suite, devenu Général de la Compagnie de Jésus, un projet incluant un collège à Jérusalem lui fut imposé par Jules III; le 20 juillet 1556, dix jours avant de mourir, Ignace s'en occupait encore pour rassurer les Pères franciscains qu'un tel projet effrayait; en fait jamais il n'aboutit[41]!

39. Sur ceux-ci, cf. VINCENT-ABEL, *Jérusalem nouvelle,* cité n. 31, p. 985.

40. Cf. P. DE LETURIA, *Estudios ignacianos,* I, Rome, 1957, p. 181-235, et J. ITURRIOZ, *Primer año de San Ignacio en Roma. Primera oblación al Papa: Noviembre 1538. Primera Misa: 25 Diciembre 1538,* dans *Manresa* 60 (1988) 343-366.

41. Cf. H. LAMMENS, *Découverte d'une bulle de Jules III concernant les saints lieux et la Compagnie de Jésus,* dans *Études* 70 (1897/I) 72-86; I. ORTIZ DE URBINA, *San Ignacio de Loyola y los Orientales,* Madrid, 1950, p. 17-29, sur l'Archiconfrérie du Saint-Sépulcre.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'Iñigo quitte la Terre Sainte, c'est un homme remis brutalement en recherche: *quid agendum?*, se demande-t-il continuellement sur le navire qui le ramène en Europe (*RP* 50). Pour en arriver là, d'où sortira le projet de Dieu, non plus le sien, Iñigo a dû passer par trois étapes, à la fois purifiantes et illuminatrices. À Loyola, son projet mondain est cassé et le Christ entre dans sa vie, avec Marie, après un temps d'agitation entre les deux esprits. À Manrèse, l'austérité extérieure doit être abandonnée pour qu'il soit mené, par delà la crise des scrupules, aux illuminations théologales et christiques. À Jérusalem, le projet d'y rester est refusé et, cherchant sa voie dans les traces du Seigneur, il se découvre, dans son obéissance à l'Église, humilié et malmené, sans qu'il y mette de résistance, uni mystérieusement au Christ qui, dans cet échec d'un projet généreux, mais personnel, le console continuellement et intensément. De rupture en rupture, Iñigo est ainsi acheminé au réel projet de Dieu sur lui.

Israël 91004 Jerusalem
P.O. Box 497
Paul-Emile-Botta Str. 3

Maurice GILBERT, S.J.
Pontifical Biblical Institute

Sommaire. — Projeté dès sa conversion à Loyola, le pèlerinage de saint Ignace en Terre Sainte connut une préparation longue et mouvementée. Ces pages tentent d'en déceler les raisons. Les pèlerins de Jérusalem au XVIe s. suivaient un programme bien établi; les nombreux récits du temps en font foi. On propose donc une lecture du *Récit du pèlerin*, nn. 1-50 qui tient compte de l'histoire et de la géographie autant que de la spiritualité.